

VOLTAIRE ET LA PHILOSOPHIE DU VOYAGE

Guillaume Métayer
CELLF 16-18 (UMR 8599)

En cette année du centenaire de Roland Barthes, il n'est peut-être pas inutile de réfléchir à nouveaux frais sur la célèbre lecture de Voltaire que proposa le grand critique. Cette interprétation a exercé une influence déterminante sur la réception de l'écrivain dans la seconde moitié du xx^e siècle, tant dans le monde académique que dans le grand public cultivé, à la mesure du prestige de son auteur. L'étude, parue également parmi les *Essais critiques* de 1958¹, a servi de préface à plusieurs éditions des *Romans et contes* de Voltaire, au Cercle du bibliophile dès 1957². Surtout, elle ouvrit longtemps l'une des éditions les plus répandues de Voltaire, ses *Romans et contes* dans la populaire collection « Folio », aux éditions Gallimard³. D'une tonalité dépréciative, le texte a joué, pour de nombreux lecteurs, le rôle de porte d'entrée dans l'un des rares fragments de l'œuvre voltairienne qui ait survécu à la postérité⁴, et semble caractéristique d'une forme d'oubli actif, quelques décennies durant, de l'esprit satirique fondateur des libertés de pensée et d'expression.

Il est intéressant de reconsidérer, une cinquantaine d'années plus tard, à la faveur du recul, voire du changement de paradigme, qu'apporte l'évolution des temps, ce fameux portrait de Voltaire en « dernier des écrivains heureux » et représentant satisfait et souriant d'une humanité qui se croit arrivée à bon port. Or, un pan essentiel de l'argumentation de Barthes repose sur la mise en cause de l'authenticité humaine, de la qualité littéraire et de la portée philosophique

- 1 Roland Barthes, « Le dernier des écrivains heureux » [1958], dans *Essais critiques* (1964) ; *Œuvres complètes*, éd. Éric Marty, Paris, Le Seuil, 1993-1995, 3 vol., t. I, p. 1235-1240.
- 2 Voltaire, *Œuvres choisies*, Levallois-Perret, Cercle du bibliophile, 1957. Barthes ajoutait alors une petite note bibliographique sur le choix de l'ordre chronologique.
- 3 *Romans et contes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972 (édition citée ci-après). Réédition en 1976 et comme postface en 1992 dans *Candide et autres contes*, éd. complète présentée, établie et annotée par Frédéric Deloffre avec la collaboration de Jacques Van den Heuvel.
- 4 Voir aussi Jean Dagen, « Voltaire, lecteur de Barthes », dans *Mélanges offerts au Professeur René Fromilhague*, n° 9-10 de *Littératures*, Toulouse, 1984, repris dans *Commentaire*, n° 55, vol. 14 (automne 1991), p. 555-561 ; Patrick Henry, « Contre Barthes », *SVEC*, n° 249 (1986), p. 19-36.

du voyage voltairien, dans ce qu'il implique de mouvement réel et symbolique et de relation à l'altérité culturelle. Barthes assimile les « voyages européens » de l'écrivain à « une sorte de comédie d'esquive, une scapinade perpétuelle »⁵, un jeu de rôles qu'il renvoie à sa « philosophie », présentée comme « celle de l'immobilité ». Pour le reste de la planète, « le siècle a déjà élaboré une sorte de *digest* dont les figures sont si bien formées et si bien connues, qu'on peut désormais y puiser rapidement, comme dans une réserve algébrique, sans plus s'embarasser de descriptions et d'étonnements : Voltaire n'y manquera pas ». L'image de l'algèbre suggère que Voltaire perd sur les deux tableaux : il donne dans l'abstraction sans parvenir à la réflexion. « Le résultat de cette conceptualisation, c'est que le voyage voltairien n'a aucune épaisseur ; l'espace que Voltaire parcourt d'une marche forcée (car on ne fait que voyager dans ses Contes) n'est pas un espace d'explorateur, c'est un espace d'arpenteur⁶ ». Finalement, « les romans de Voltaire sont moins des enquêtes que des tours de propriétaire⁷ ». Sans commenter l'illogisme qui voudrait que « le siècle » dont Voltaire est, dès 1718, l'une des grandes figures, eût constitué une réserve où il n'eût fait que se servir sans y contribuer, il suffit de caractériser le modèle qui transparaît derrière ces notations : il s'agit d'un portrait de Voltaire en bourgeois (« propriétaire »), se contentant de réalités secondes, comptables, incarnées par des nombres, symboles d'une formalisation du monde infra-philosophique et infra-littéraire, qui en constitue en réalité la déformation en fonction et au profit d'un *ethos* de l'accumulation. Voltaire, en somme, fait du chiffre. Ce prétendu « philosophe » ne serait qu'un capitaliste sans le savoir.

Cette lecture idéologique déplace la conception marxiste qui reconnaissait une dimension révolutionnaire à la bourgeoisie du XVIII^e siècle, dépassée et relayée, dans un second temps seulement, par les forces populaires. Cette analyse semble pâtir de deux défauts. Le manque de « sens historique » d'abord : ébloui par la posture antibourgeoise des Trente Glorieuses et la caricature que la bourgeoisie est devenue pour les intellectuels, Barthes ne parvient plus à saisir la violence de son moment révolutionnaire, dont Voltaire peut être considéré comme l'une des grandes figures, notamment par l'éruption de la raison dans le champ de la religion. Ensuite, le manque de connaissance panoramique de l'œuvre de Voltaire paraît avoir conduit le critique à céder à quelques illusions d'optique. La première d'entre elles, naturelle dans le contexte d'un essai sur les contes, consiste à extrapoler l'analyse à partir de ces œuvres tardives et singulières, et à l'étendre à tout le « voyage voltairien », sans allusion précise à tant d'autres

5 *Romans et contes*, éd. cit., p. 11.

6 *Ibid.*, p. 14.

7 *Ibid.*, p. 15.

moments essentiels de sa vie et de son œuvre, qui eussent pu amener à nuancer le propos. Sans mentionner les exils français, anglais et hollandais, l'avanie de Francfort et tant d'autres « voyages » qui n'avaient rien de couru d'avance ni de bien comique, l'immense travail de lecture, cette forme sublimée du voyage, que Voltaire consent pour préparer ses histoires particulières, comme celles de Russie ou du Saint-Empire, ou générales comme l'*Essai sur les mœurs*, semble ignoré par le critique. Barthes paraît n'avoir pas davantage perçu les présupposés esthétiques de l'œuvre de Voltaire. Ainsi, la forme de comédie donnée par Voltaire à ses mouvements et à sa lutte peut être comprise comme une stratégie classique des dissidences qui, à force de rendre ridicules les tyrannies, finissent par sembler en minimiser la menace. Barthes paraît abusé ici par l'illusion performative, un effet propre de cette satire d'opposition. Les autres biais de lecture sur lesquels nous insisterons concernent l'analyse littéraire et philosophique du voyage voltairien. Nous en chercherons la clef dans deux textes proches dans le temps, les *Lettres philosophiques* et le *Traité de métaphysique*⁸. Ces exemples suggèrent que, loin d'être pur spectacle ou détour convenu, le voyage s'inscrit au cœur même du projet philosophique de Voltaire⁹.

FRAGMENTS D'UN DISCOURS VOYAGEUR

Que le schème du voyage soit lié à la philosophie de Voltaire, un objet littéraire unique, vrai faux récit de voyage dans une vraie fausse forme épistolaire, les *Lettres philosophiques*, le souligne d'emblée. La dualité des titres retenus par la postérité – *Lettres philosophiques* d'un côté, *Lettres anglaises* de l'autre – est significative de cette intrication entre la pensée et la découverte d'un pays étranger. Or, cette hésitation n'est pas une interpolation : les cinq éditions originales de 1734 contiennent bien des *Lettres écrites sur les Anglois et autres sujets par M. D. V**** (À Basle, in-8°), à côté de quatre éditions intitulées *Lettres philosophiques par M. de V****¹⁰. Les deux textes sont authentiques, même s'il faut préférer les *Lettres philosophiques* aux *Lettres anglaises*¹¹ : premier pas, relativement récent mais entérinant déjà l'inégalité en nombre, d'un passage au second plan, dans le titre et dans ce qu'il implique, du « voyage » par rapport à la « philosophie ».

8 Écrit en 1734, mais publié en 1785 par Beaumarchais dans l'édition de Kehl. La publication de l'un coïncide avec l'écriture de l'autre.

9 Sur le sujet, voir Silvia Mattei, *Voltaire et les voyages de la raison*, Paris, L'Harmattan, 2010.

10 Trois d'Amsterdam, une de Rouen, c'est-à-dire l'édition de Jore et ses contrefaçons.

11 Voir Voltaire, *Lettres philosophiques*. Édition critique avec une introduction et un commentaire par Gustave Lanson. Nouveau tirage revu et complété par André M. Rousseau, Paris, Didier, coll. « STFM », 1964, 2 vol., t. I, p. ix.

Le statut du voyage dans ces *Lettres* n'en mérite que plus d'attention. D'un côté, il s'agit d'un voyage réel effectué par Voltaire entre 1726 et 1729 ; de l'autre, nous avons affaire à une transfiguration drastique de l'expérience personnelle en figure de pensée. Son premier pas consiste dans le retournement d'une condamnation judiciaire en aubaine intellectuelle. Il est remarquable que les *Lettres* ne fassent pas allusion aux circonstances chahutées du départ de Voltaire, emprisonné à la Bastille et contraint à l'exil à au moins cinquante lieues de Paris¹². Transfiguration signifie donc ici effacement des circonstances, comme de tout destinataire de ces lettres, de toute datation explicite, ainsi que de l'élément personnel au profit des idées générales.

50

Une analyse barthésienne ne serait-elle pas ici la dupe du jeu littéraire de Voltaire, de cette mise en scène de son « bonheur » d'être en Angleterre, d'avoir découvert le pays des idées avancées, qui semble davantage une formalisation polémique que le signe d'une incapacité à une exploration authentique ? Il est frappant, en effet, que le jeune poète ait refusé de profiter de l'occasion pour exploiter littérairement la mélancolie attachée à l'exil depuis Homère et Ovide, d'autant plus qu'il a éprouvé de tels sentiments au cours de son expatriation insulaire, assombrie, de surcroît, par un deuil familial¹³. Le décalage entre la première lettre en anglais à Thiériot où Voltaire paraphrase le pessimisme shakespearien et évoque sa « fortune damnée pour toujours » (« *for ever cursed fortune* »)¹⁴ et les *Lettres philosophiques*, où il se contente de traduire et de présenter au lecteur français, et non plus d'incarner, le monologue d'Hamlet, est significatif du travail d'effacement et même de retournement du matériau original du voyage.

Bien plus qu'un *topos* poétique, Voltaire évite en la mélancolie l'un des grands stéréotypes des voyages en Angleterre. Dans la caractérologie nationale de l'époque, le *spleen* est pensé comme une spécificité des mœurs d'outre-Manche liée au climat. Cette tonalité¹⁵ est, silence éloquent, exclue des *Lettres philosophiques*, animées au contraire par un ton guilleret, qui est aussi, implicitement, un masque de défi. La gaieté, et non le seul ridicule, est une arme que Voltaire brandit face à

12 La Vingt-troisième lettre sur « la considération que l'on doit aux gens de lettres » est une réponse à Rohan. Les obsèques de Newton (mort en 1727) à Westminster Abbey y font un pendant parfait.

13 Dans les *Mélanges* de 1739, Voltaire joint aux *Lettres* disséminées son *Essai sur le suicide* censément lié aux mœurs des Anglais : voir René Pomeau, « En marge des *Lettres philosophiques*. Un essai de Voltaire sur le suicide », *Revue Voltaire*, n° 1 (2001), p. 84-92.

14 « *Life is but a dream full of starts of folly, and of fancied and true miseries* » [« La vie n'est qu'un rêve plein de sursauts de folie, et de malheurs imaginaires et réels »] (D303).

15 Voltaire évoque alors le spleen dans ses *Carnets* : « *Mr. Scuttlers history, and his daughter. He cured his wife of the spleen with a good fuk* », dans *Notebooks*, t. 1, « Cambridge Notebooks », *OCV*, t. 81 (1968), p. 71 [« Histoire de M. Scuttlar, et de sa fille. Il guérit sa femme du spleen avec une bonne baise »].

ses persécuteurs et que l'on aurait tort d'assimiler à du « bonheur ». En rejetant les poncifs poétiques et le préjugé culturaliste de l'Anglais dépressif, Voltaire a-t-il agi en « écrivain heureux » ou en militant habile ?

De cette inversion des humeurs et de cette transfiguration de l'expérience du voyageur au bénéfice de la propagande philosophique, il existe un certain nombre d'autres traces, dont la plus intéressante est peut-être le projet abandonné de *Lettre anglaise*¹⁶. Cette lettre aurait pu former l'ouverture d'un tout autre ouvrage, une authentique relation de voyage, remplie d'anecdotes personnelles et de notations pittoresques – pleine d'« épaisseur » en somme. Or, à y bien regarder, la *Lettre anglaise* contient elle-même la réfutation d'un tel projet. C'est la préface d'un livre non écrit en même temps que son épitaphe. Voltaire ne note « Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis » que pour objecter aussitôt que « ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions ». Et de préciser : « Un voyageur ne connaît d'ordinaire que très imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment ; presque tous les dedans lui sont inconnus »¹⁷.

Le vrai voyageur n'est pas un voyeur. À cette opposition entre intérieur et extérieur correspond une antithèse éloquentes. Voltaire brosse une satire des diplomates incapables de se dépayser, et, sur l'autre panneau du diptyque, exalte le train de vie d'« un particulier » capable de traverser les murs sociaux :

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumière d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise ; qui converserait librement avec les whigs et les torys ; qui dînerait avec un évêque, et qui souperait avec un quaker ; irait le samedi à la synagogue, et le dimanche à Saint-Paul ; entendrait un sermon le matin, et assisterait l'après-dîner à la comédie ; qui passerait de la cour à la bourse, et, par-dessus tout cela, ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencements du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais¹⁸.

Cet autoportrait de Voltaire en voyageur témoigne d'une vraie immersion, qui se doit d'être d'abord linguistique, tant le poète sait que la langue est le meilleur chemin vers l'esprit d'une nation, attitude rare pour un classique. Ce qui frappe ensuite, c'est le coq-à-l'âne enjoué des relations, leur pot-pourri assumé, c'est-à-dire précisément la « diversité » dont Barthes faisait reproche à Voltaire de manquer. Diversité politique, religieuse, sociale, incluant toutes les antithèses

¹⁶ M, t. 22, p. 17 et suiv.

¹⁷ M, t. 22, p. 17.

¹⁸ *Ibid.*, p. 18.

possibles. Enfin et surtout, ce morceau multiplie les annonces de ce que seront les *Lettres philosophiques*. On y rencontre déjà les quakers (Lettres I à IV), le sermon (Lettre II), l'opposition de la cour et de la bourse (Lettre VI), la langue anglaise (Lettres XVIII et XXI), la comédie (Lettres XVIII et XIX), la synagogue (Lettre VI), un évêque (Lettre V), les whigs et les tories (Lettre V).

Pour autant, ce paragraphe n'est pas sans équivoque l'embryon des *Lettres philosophiques*. La suite casse l'architecture binaire de l'antithèse et accuse une retombée philosophique de l'enthousiasme : « Un homme tel que je viens de vous le dépeindre serait encore très sujet à se tromper, et à vous donner des idées fausses, surtout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil¹⁹ ».

52

De fait, cette lettre développe le récit d'une expérience de voyage qui n'est qu'une constante rencontre avec l'illusion. Le dessillement n'est pas du tout joué d'avance. D'abord, le voyageur raconte comment, devant le spectacle de courses sur la Tamise, il se sent « transporté aux Jeux Olympiques », puis chez « les anciens Romains »²⁰. Ce jeu à trois de l'hallucination semble typique de l'imagination en voyage : elle consiste à se croire ailleurs que dans le lieu où l'on est parce que l'on est ailleurs que chez soi. C'est le principe d'un spectacle nouveau de susciter des appariements avec du connu qui n'est pas le familier, jusqu'à la vision. Voltaire dépeint avec justesse le caractère déceptif de cet effort d'embrasser le nouveau avec de l'ancien propre à l'observation dépaymée. Car cette admiration, qui touche tous les objets, tous les visages, se révèle n'être qu'un mirage. Le narrateur évoque désormais avec un dépit burlesque « [s]es prétendus jeux olympiques²¹ » ; des dames du monde lui font savoir qu'il ne s'était enthousiasmé que pour de simples « servantes ou des villageoises²² », suggérant que l'étranger ne voit pas les différences sociales évidentes aux natifs et désignant bien ici la forme sociale du dépaysement. Ce voyage initiatique ne s'arrête pas en si bon chemin. Le lendemain, tout le monde a changé, les visages sont fermés, incompréhensiblement ; personne ne reconnaît plus le voyageur. Les gens évoquent avec une morne indifférence le suicide d'une jeune Molly. Un écho lointain de cette étrangeté ressentie par un étranger égaré et sans repères, de cette atmosphère quasi onirique se retrouve dans *Candide*, dans une autre scène muette, située en Hollande²³ : l'*estranagement* n'est pas chez Voltaire un simple procédé, mais une expérience authentique.

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*, p. 20.

21 *Ibid.*, p. 21.

22 *Ibid.*, p. 20.

23 Chap. 7. Voir Voltaire, *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1992, 2 vol., t. I, p. 244.

La suite confirme que les motifs du récit de voyage traditionnel, oscillant entre anecdote personnelle et stéréotypes nationaux, existent chez Voltaire, mais qu'il les a sciemment exclus du projet des *Lettres philosophiques*. Ce moment ironique use du martèlement d'une vraie fausse causalité climatique et médicale, non pas « le poumon » comme dans *Le Malade imaginaire*, mais le « vent d'Est ». Tout le monde est sinistre, y compris à la cour, et finalement Voltaire lui-même. Je voulais rire, dit-il,

mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose aux mois de novembre et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaine ; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'Est souffle le plus constamment²⁴.

Voltaire refuse cette caractérologie, même colportée par ceux-là mêmes qui en sont l'objet, parce qu'elle jure avec son Angleterre « philosophique » dont le portrait culmine avec l'insertion de la vingt-cinquième Lettre contre la pensée d'un grand mélancolique discrédité comme tel, Pascal, mais aussi pour des raisons que cette lettre même précise. Ce qu'il nomme les « contrariétés » « dans les esprits des Anglais » sont les mêmes partout et chez tous, et leur fugacité ne permet pas de fixer un caractère : « tout change », écrit-il, « tout semble se contredire ». On dit en Espagne : « il était brave hier. » « C'est à peu près ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais ; on devrait dire : “Ils étaient tels en cette année, en ce mois” »²⁵. Philosophie de l'immobilité ?

Voltaire rejette donc ici deux tropismes du récit de voyage, l'observation toute extérieure et le « fixisme » des caractères nationaux. Avec ces vraies fausses *Lettres anglaises* que sont les *Lettres philosophiques*, Voltaire inaugure bien une manière philosophique de voyager qui fera école²⁶. Loin de nier la réalité du voyage, elle propose un récit de voyage au second degré qui ne conserve que la quintessence de l'expérience, son « esprit », et qui n'utilise les choses vues que comme appoints symboliques d'une vision philosophique.

En ce sens, Barthes prend l'arrêt sur image des dialogues religieux comme le signe d'une incorrigible immobilité de l'écrivain ; mais si tout devient

²⁴ M, t. 22, p. 21-22.

²⁵ *Ibid.*, p. 24.

²⁶ R. Pomeau évoque, dans *Voltaire en son temps*, un « séjour dépaysant dans une nation où les idées s'expriment hardiment », écrit que « Aller en Angleterre pour “apprendre à penser” deviendra bientôt un poncif des voyageurs français » et précise : « C'est pourtant réellement l'expérience qu'il va faire, l'un des premiers (il devance à Londres Prévost, Montesquieu) » (VST, t. I, p. 164).

conversation, c'est bien en vertu de cette éthique du voyage qui repose sur la « curiosité » mise en exergue dès la première ligne des *Lettres*, laquelle n'est pas dirigée uniquement sur les objets visibles, mais aussi sur les objets intelligibles, par le biais du dialogue. D'intéressantes anecdotes, notamment le récit d'un certain Higginson²⁷, indiquent le fond de vérité de l'entretien entre Voltaire et son Quaker : ce n'est donc pas ici simplement un premier avatar des catéchismes dialogués qui pulluleront dans son œuvre, une pure déclinaison didactique de ses idées, mais bien la transcription d'un débat réel et passionné avec l'Autre.

MYTHOLOGIES

54 Que reste-t-il du voyage en Angleterre de Voltaire dans les *Lettres philosophiques*? Sans doute faudrait-il élargir à une question générale sur l'esthétique de l'écrivain : que reste-t-il d'un matériau original chez Voltaire? Il faut songer à la manière dont le traducteur qu'il fut aussi rend méconnaissables ses modèles dans ses adaptations d'œuvres, par exemple Shakespeare ou l'Écclésiaste²⁸, pour prendre la mesure de la réduction drastique que son esthétique impose à ses sources, factuelles ou littéraires. Le lecteur de Voltaire doit être attentif aux traces les plus ténues, souvent transformées, de cette matière première, comme autant d'indices d'une réalité, ou d'un hypotexte, à reconstruire par l'imagination.

Le voyage ne fait pas exception : l'expérience réelle est offerte au lecteur une fois passée au crible de trois valeurs fondamentales de la littérature voltairienne : l'esprit, le goût et la « philosophie ». Ainsi, c'est certainement pure tactique philosophique, si la première Lettre, au lieu d'emphatiser le geste de franchir la Manche, le minimise, donnant l'impression d'une visite plus que d'un voyage : « Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre²⁹ ». Or, le geste du voyageur n'est escamoté d'un côté que pour être exalté de l'autre, dans un compliment dont la formulation est déléguée à l'insulaire lui-même. En un renversement suggestif, c'est lui qui découvre l'étrangéité de l'Autre, le voyageur : « Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger ». Il va plus loin : « Je n'en ai encore vu aucun qui avait la même curiosité que toi »³⁰. La « curiosité » est bien la notion-clef :

27 Publié en 1833 dans un périodique quaker : *The Yorkshireman, a religious and literary journal, by a Friend*.

28 Voir, par exemple, Guillaume Métayer, « Un Écclésiaste voltairien ? », dans Jean-Charles Darmon (dir.), *Littérature et vanité. La trace de l'Écclésiaste*, Paris, PUF, 2011, p. 99-118.

29 *Lettres philosophiques*, Lettre I, M, t. 22, p. 82.

30 *Ibid.*, p. 83. Il évoque également ici « les gens de ton pays ».

cette ouverture intellectuelle, scellée par un engagement physique à aller voir sur place et sur pièces, représente la quintessence du voyage philosophique. Ce que donne alors à voir le texte, c'est une subtile synthèse, un « esprit » et une « condensation » propre au « mot d'esprit » (Freud), un symbole : ici, la religion naturelle des quakers qui font leurs *salutations* – et donc leur *salut* – comme ils l'entendent.

De la même manière, les expériences déroutantes du voyageur ne sont pas absentes, mais elles trouvent une expression sublimée dans cette ouverture *in medias res*, sans paratexte ni contexte, dans la maison d'un quaker de la banlieue de Londres et la série d'entretiens et d'événements qui lui succède. Le lecteur est jeté au milieu d'une secte étrange. Il y a une forme de détour et de digression quasi picaresque dans cette entrée en matière dont on ne voit pas la fin et qui ne cesse de creuser et d'enchâsser des ailleurs, mimant la suspension de soi propre au voyage. Après le premier dialogue, le narrateur se trouve entraîné dans un second trajet, certes minimal du point de vue du déplacement, mais maximal du point de vue du dépaysement, reposant sur le récit de la transe du *quidam* quaker et l'effet philosophique de la découverte d'une secte sans prêtres. Juste avant, en égrenant quelques « curiosités » londoniennes, Voltaire avait joué avec les attentes des lecteurs de récits de voyage : « le dimanche suivant il me mena à l'église des quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres : celle où j'allais est près de ce fameux pilier qu'on appelle le Monument³¹ ». La marque temporelle : « le dimanche suivant », sert à annoncer le jour de la messe. Ici encore, la réécriture des événements en un voyage au second degré ne doit pas conduire à tenir pour nulle l'expérience originale qu'elle transmet en la transfigurant³². Tout ce qui est personnel et anecdotique est estompé et transformé, pour mieux centrer le propos sur les leçons philosophiques du voyage : institutions, religion, littérature... Là se trouve, sous le masque de la légèreté de la forme, la véritable « épaisseur » du voyage voltairien. Ne serait-ce pas, en somme, à une inversion de notre répartition préconçue entre profondeur et surface que nous convie cette lecture ?

Le goût classique et l'ambition philosophique passent sous silence tout ce qu'il y a de trivial et de concret dans le voyage, qui n'est réutilisé que comme traces symboliques fonctionnant un peu à l'image des « effets de réel », chers à Roland Barthes. C'est le cas dans le fameux passage de la Bourse de Londres (Lettre VI) : « Entrez dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des

³¹ *Ibid.*, Lettre II, p. 86.

³² G. Lanson écrit : « On n'a pas de raison de douter que Voltaire ait assisté à ces assemblées de quakers. Il est donc impossible de ne pas faire une grande part aux impressions directes dans le récit qu'il en fait » (Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 26).

cours³³ ». Voltaire amplifie ici une notation des *Carnets*³⁴ au point de l'ériger en allégorie de la modernité tolérante et capitaliste. Chez lui, le voyage est toujours indissociablement réel et littéraire parce que « philosophique » et polémique. Cette transfiguration lui confère un aspect factice, tandis que les *realia* qu'il porte ont toujours une force évocatrice qui les élève au niveau du symbole. La chose vue par celui (ou ceux) qui entre(nt) dans la Bourse de Londres est indissociablement une chose vue et une chose pensée, dessinée dans l'espace intermédiaire du symbolisme idéologique. C'est le talent propre de Voltaire, celui de ce que l'on appelle les « contes philosophiques » notamment, de donner à voir ce qu'il donne à penser, au risque de finir par susciter le doute sur la réalité de la chose vue. Cette capacité à forger des types est peut-être ce qui a effrayé E. Auerbach, au point de l'amener à assimiler ce célèbre morceau à une pure et simple forme de « propagande ». Il s'agit bien de la construction d'un mythe moderne, d'une mythologie des Lumières, en somme.

56

Le spectacle brut (« vous y voyez ») est toujours et aussitôt matière à généralisation (« rassemblés pour l'utilité des hommes »). Le voir du voyage voltairien regarde toujours par-delà le vu, l'Angleterre avec des yeux français et une autre France possible à travers l'Angleterre. Semblablement, l'idée que les commerçants soient « les députés de toutes les nations³⁵ » est évidemment une vue de l'esprit : *député* sous-entend un mandat et Voltaire invente l'idée extraordinaire d'une sorte de parlement international qui serait incarné par la Bourse de Londres, des états généraux du monde à la City, si l'on veut. Dira-t-on pour autant que ce que découvre Voltaire à Londres était déjà là, en lui, avant ? Que ce n'est que le retournement de ce qu'il dénonce en France ? N'y a-t-il pas dans cette peinture, une vision saisissante du capitalisme moderne ? Est-ce une perspective d'« arpenteur » ou une intuition de précurseur ? En un mot, ce n'est pas parce que Voltaire formalise ce qu'il voit qu'il n'est pas capable de provoquer un authentique mouvement et un vrai bouleversement des représentations, nés d'une expérience de voyage.

Dans cet espace à la fois physique et rhétorique, la présence du narrateur sur l'île est rappelée sans cesse, avec la même éloquente discrétion. Le déictique « ici » est omniprésent dans le livre. La cinquième Lettre inaugure cet ancrage dans le *hic et nunc*, et s'ouvre ainsi : « C'est ici le pays des sectes ». Ce marqueur

33 *Lettres philosophiques*, Lettre VI, M, t. 22, p. 99. Commenté notamment par Erich Auerbach dans *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* [1945], trad. Cornelius Heim, Paris, Gallimard, 1968, une analyse dont Carlo Ginzburg a donné une interprétation dans *Le Fil et les Traces : vrai faux fictif* [2006], trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2010, p. 169-204.

34 « *England is meeting of all religions, as the Stock Exchange is the rendezvous of all foreigners* » (1726), *OCV*, t. 81 (1968), p. 51 [« L'Angleterre est un point de rencontre de toutes les religions, comme la Bourse est le rendez-vous de tous les étrangers »].

35 *Lettres philosophiques*, Lettre VI, M, t. 22, p. 99.

minimal sera désormais sans cesse repris, dès les lignes suivantes : « quoique chacun puisse ici servir Dieu à sa mode » / « Les emplois sont ici la récompense des longs services » / « le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes » ; « les ecclésiastiques sont tous ici réservés »³⁶. La septième Lettre s'ouvre semblablement : « Il y a ici une petite secte [...] »³⁷.

Certes, l'on pourra dire que la destination philosophique de ces lettres est la France, que le retour polémique est consubstantiel à ce départ philosophique, que le *ici* anglais doit d'abord être compris par opposition à un *là-bas* français gommé, lequel est lui-même le véritable *ici* contesté par le polémique *là-bas* insulaire. Qu'en somme, ce qui est effacé dans ces *Lettres* n'est pas tant l'Angleterre que la France dont elle constitue l'antithèse parfaite. De fait, cette rhétorique locative a induit Voltaire en erreur et l'a conduit à des retouches. Dans le texte de 1734, il écrit « ici » pour « en France », avant de le corriger dans l'édition Jore³⁸. *A contrario*, dans la Lettre XIV, les leçons « chez vous », « vous croyez » semblent indiquer que l'écrivain n'était pas en France. Et Voltaire corrige sur épreuves en « chez nous³⁹ ». Ce que montrent ces hésitations, c'est comment, en retravaillant sa matière, Voltaire la transforme drastiquement au point de risquer d'en perdre le fil : en ce sens, ce serait plutôt en aval qu'en amont qu'à lieu, dans ces cas extrêmes, l'escamotage évoqué par Roland Barthes.

On peut même citer un passage qui est la limite ultime de cette fonction polémique de l'*ici*, une longue dénégation par une série d'anaphores, stratégie typique de la satire depuis Juvénal : « Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne et basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ [...] »⁴⁰, etc.

Dans ce contexte, *ici* concentre en trois lettres tout ce qui est propre à l'Angleterre, ainsi réduite à tout ce qu'elle n'est pas. L'accumulation entasse autour de cet *ici* vide des tombereaux d'abus français. Dans ce cas effectivement, plus qu'un lieu de découverte visuelle, sensuelle ou même intellectuelle, l'Angleterre n'est plus qu'un négatif de la France. Dans ce cas, l'esthétique du voyage est phagocytée par la rhétorique du parallèle : « Un homme, parce qu'il est noble ou parce qu'il est prêtre, n'est point ici exempt de payer certaines taxes⁴¹ ». Dans cet exemple-limite, le voyage sert de prétexte à la « philosophie », au sens étroit de la polémique des Lumières contre l'Ancien Régime, et démontre à quel

36 *Ibid.*, Lettre V, p. 95-96 pour l'ensemble de ces références, en s'appuyant si nécessaire sur l'édition de 1734 indiquée dans les notes.

37 *Ibid.*, Lettre VII, p. 100 (n. 2).

38 G. Lanson conclut que les Lettres XVIII, XX et XXII ont été écrites au plus tôt en 1729 (Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. xxxvii).

39 *Ibid.*, Lettre XIV, M, t. 22, p. 127.

40 *Ibid.*, Lettre IX, p. 108.

41 *Ibid.*, p. 109.

point le « Moi absolutiste » de l'époque⁴², qui est aussi un Moi rhétoricien, est virtuose dans l'art de donner forme à son objet jusqu'à le réduire à une pure fonction de faire-valoir dans un jeu de contrastes.

Ce moment, pour autant, ne résume pas les *Lettres*, loin de là. Il n'est que la radicalisation de la tendance voltairienne à réunir les deux mouvements du voyage – la découverte et la conclusion de la découverte, le réel et l'efficacité philosophique. L'utilitarisme polémique de Voltaire peut parfois, de ce fait, donner l'impression faussée que l'expérience du voyage n'a fait que jouer les utilités.

58 L'objet *Angleterre* est ici à la fois une réalité qui motive le pamphlet antifrançais et ce qui est déterminé par lui, en une indémêlable intrication, typique de la rhétorique de la synthèse propre à Voltaire. La philosophie de Voltaire, littéraire de part en part, met en circulation des modèles interprétatifs qui ont la subtile qualité d'être à la fois réels et imaginaires et n'en fonctionnent que plus efficacement. L'Angleterre de Voltaire est à la fois une utopie et une réalité, à la fois et à jamais la quintessence d'un voyage et la modélisation d'une pensée. Le recours à cet usage sublimé, au second degré, du genre du voyage a partie liée avec la philosophie de Voltaire : elle montre que celle-ci refuse de s'inscrire dans la spéculation pure, aussi bien que dans la simple observation. Voltaire n'appauvrit pas le réel pour s'enrichir d'une pléthore de signes vides ; il en façonne le matériau pour le faire servir à une cause politique. Cette opération situe ses écrits dans un entre-deux peut-être « heureux » entre l'objet et le sujet, le réel et l'imaginaire, le philosophique et le rhétorique voire le littéraire, tous enveloppés dans une forme de vision, mais aussi de mouvement destinés à bouleverser les consciences, les représentations, « les préjugés ».

OPTIQUE ET VÉRITÉ

La première Lettre montrait comment collaborent observation et modélisation polémique : « il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête⁴³ ». Voltaire est coutumier de ces périphrases qui déconstruisent les costumes et les coutumes en les réduisant à leur squelette. Or, cette peinture de la *révérence*, d'un minimalisme comique, qui survient après le portrait du Quaker, illustre

42 Expression de Karl Barth citée par Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle* [1960], Paris, Albin Michel, 1994, Introduction, p. 12 et n. 1.

43 *Lettres philosophiques*, Lettre I, M, t. 22, p. 83.

précisément le mouvement de retour sur soi du regard explorant. Le coup d'œil satirique de Voltaire est bien un regard de voyageur qui se reporte sur ses propres usages après avoir réglé son regard sur ceux de l'Autre. Cet effet retour est indissociable du paradigme théiste lui-même : jouer coutume contre coutume fait surgir le geste ordinaire dans sa nudité la plus crue. En ce sens, la question des salutations n'est structurellement pas différente du reste de la morale voltairienne. Si l'altérité est, chez Voltaire, un chemin polémique et anté-dialectique vers l'identité, cette identité est tout de même amenée à se déplacer jusqu'au centre focal de l'universalité.

Le voyage philosophique qui ouvre le *Traité de métaphysique* confirme cet usage décapant :

[...] ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvements célestes paraîtraient irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvements apparents que je vois sur la terre avec les mouvements véritables que je verrais si j'étais dans le soleil.

L'analogie astronomique se poursuit, à l'aide de la notion de « sphère », à la fois prise en un sens scientifique et plus général : « De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophe⁴⁴ ».

Plus qu'une bien rudimentaire « science de l'homme », Voltaire fonde ici une épistémologie de la perspective indissociable d'une philosophie du voyage, comme le montre la suite : « Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe⁴⁵ ».

Plus encore sans doute que *Micromégas* qu'il annonce, et qui repose sur un simple jeu de disproportion, le *Traité* propose un vrai regard « hors de sa sphère », une forme de désappropriation philosophique de soi qui culmine dans le motif du voyage.

Le « je » initial peut évoquer celui de Descartes, dont le *Traité* vient d'évoquer le nom. De fait, Voltaire tente ici une hypothèse épistémologique (« je suppose », « cette supposition ») que l'on pourrait rapprocher de celles des *Méditations*

44 *Traité de métaphysique*, Introduction, éd. William H. Barber, OCV, t. 14 (1989), p. 418.

45 *Ibid.*, p. 418-419.

métaphysiques: le « Malin génie » et le « Dieu trompeur ». C'est le même vocabulaire et Descartes, lui aussi, était le premier cobaye de son hypothèse :

Je supposerai donc qu'il y a [...] un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, qui a employé toute son industrie à me tromper. Je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre ma crédulité. Je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens, mais croyant faussement avoir toutes ces choses. Je demeurerai obstinément attaché à cette pensée ; et si, par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connaissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement⁴⁶.

60 Chez Voltaire, toutefois, il ne s'agit justement pas d'une hypothèse métaphysique et logique (chez Descartes, elle aboutit au *cogito*), mais d'un décentrement perspectiviste précisément endossé par un voyageur, imaginaire.

Il ne s'y montre pas simple « arpenteur ». Certes, il s'agit de battre en brèche l'adamisme, mais ce voyage n'est pas un pur habillage littéraire. Il faut prendre au sérieux l'effort intellectuel que met en scène ce texte : le voyage est bien une forme d'imagination philosophique, d'enquête sur le terrain au deuxième degré. Le *Traité de métaphysique* ne présente pas une vision télescopique du monde qui isole l'Homme et lui fait perdre pied entre deux infinis, comme dans les *Pensées* de Pascal, mais une perspective astronomique, qui vise à dégager les traits principaux de sa nature. Non sans paradoxe⁴⁷, le regard de Sirius aboutit non à écraser la perspective, mais à faire ressortir les différences qu'aplanit le récit biblique. En ce sens, le regard panoramique aboutit à une découverte de la diversité, si contestable soit-elle, ainsi fixée dans la polygénèse. Le paradoxe nous mène au cœur de la créativité intellectuelle de Voltaire : loin de la seule disproportion à la *Micromégas* (la base du comique voltairien selon Roland Barthes), l'*estrangement* voltairien aboutit toujours à une décantation. D'unité décantée en unité décantée, le genre humain se découvre une problématique diversité, une inquiétante segmentation.

Aussi, ce que signale peut-être la défense par Voltaire de la thèse polygéniste, est plutôt la limite de son épistémologie du décentrement, puisque la preuve

⁴⁶ Descartes, *Méditations métaphysiques*, Première méditation, éd. Jean-Marie et Michelle Beyssade, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 68-69.

⁴⁷ En général, chez Voltaire, ce regard aboutit au contraire à niveler l'humanité et même à lui faire sentir son humilité jusqu'au niveau de l'animal. C'est peut-être l'indice qu'il s'agit ici d'un regard authentiquement philosophique et non d'une simple reprise du *topos* religieux et moral de l'humilité.

scientifique de l'unité de l'espèce humaine est fournie non par des observations extérieures, mais par la génétique. C'est la faiblesse d'une philosophie de l'*estrangement* voyageur que d'être non seulement relative à ce à quoi elle rend étranger, c'est-à-dire essentiellement réactive, mais aussi superficielle parce qu'elle se meut dans un monde de perspectives, d'images et de représentations, non d'arguments intrinsèques. Il y a ici comme une revanche du voyeur superficiel que critiquait l'écrivain. Le décentrement n'en demeure pas moins l'une de ses stratégies polémiques les plus fréquentes. Serait-ce donc plutôt d'un usage excessif du voyage que pâtirait la philosophie voltairienne ? En effet, la confrontation des coutumes et des costumes, authentique à l'origine, a fini par devenir un procédé systématique. Les limites mêmes de la philosophie de Voltaire, le théisme, sa foi en une nature humaine universelle à révéler à coups de dépaysements, au détriment de ce qu'exprime en propre la diversité des usages, pourrait bien provenir d'un abus philosophique de l'esprit du voyage. Un effet d'optique, en somme.

